

Hervé de Saint-Affrique

L'identité sexuelle dans la névrose, et après *

J'ai donné ce titre, à l'invitation de Françoise Hurstel, à partir de l'idée qui m'est venue à propos du thème de ces journées sur « Le choix du sexe », à savoir que la position névrotique fait objection à ce choix.

Le sujet de la névrose est le sujet de l'inconscient, qui a dit oui à la castration (*Bejahung*) et qui est donc aussi le sujet du désir. De n'être que représenté par un signifiant pour un autre signifiant, ce qui souligne le caractère de foncière indétermination, le sujet du langage, pris dans les rêts du signifiant, est un manque-à-être. Pourtant, au passage, il se couvre, s'habille d'attributs prélevés dans le discours de l'Autre, au moyen des différents processus d'identification, en particulier celui de l'identification symbolique où un trait signifiant prend valeur d'insigne. Mais cela ne lui donne pas une identité pour autant, puisque ce trait peut être choisi par beaucoup d'autres, ou alors c'est une identité de semblable, comme celle qui est initialement fournie lors de l'expérience du miroir.

C'est l'occasion de rappeler avec Lacan que le mot identité vient de *idem*, même, le même, qui donne aussi identique ¹. Il y a donc cette équivoque, entre une identité qui s'appuierait sur le même et une identité au sens de ce qui définirait un individu pour le différencier des autres, une identité de différence.

Quoi qu'il en soit, cette identité est placée sous la dépendance de l'Autre, qu'on peut ainsi dire identité d'« aliénation », aliénation à un discours. C'est le cas dans la névrose. Pourtant, c'est aussi dans la névrose qu'on rencontre inévitablement des manifestations dites symptomatiques, qui témoignent que cette identité d'« aliénation » n'est pas-toute.

Un sujet s'adresse à un analyste au nom d'une souffrance ; ainsi, quand se formule par exemple au téléphone la demande initiale, il arrive fréquemment que le sujet ne se présente pas avec son patronyme, mais avec ce qui cloche dans sa vie, ce qui fait symptôme pour lui.

Il y a toujours deux faces à considérer dans le symptôme :

- la face signifiante, symbolique, qui met l'accent sur l'énigme de ce qu'il veut dire, sur le message à déchiffrer ;
- la face de souffrance, de jouissance mauvaise, négative, qui implique la participation du réel du corps.

Une manifestation symptomatique témoigne toujours d'une vacillation des identifications d'un sujet qui ne se reconnaît plus dans ce qui lui arrive. La réponse par le narcissisme et par l'idéal du moi ne suffit plus à le maintenir dans le champ de ses représentations habituelles, c'est-à-dire le champ dans lequel il peut se saisir comme aimable et aimé. Ce doute porté sur le fondement narcissique de l'amour ouvre alors sur la question, angoissante par excellence, du désir de l'Autre : « Que suis-je – ajoutons ici : pour l'Autre ? », « que me veut l'Autre ? ».

Ce que le sujet qui vient à l'analyse ne sait pas, ou plus précisément ne veut pas savoir, et ce jusqu'à la fin de la cure, c'est que cette jouissance, mauvaise d'être « mal placée », vient du fantasme inconscient, fondamentalement masochiste.

Je reprends là des passages de l'article de Michel Bousseyroux « Réalité, fantasme et réel ² ». Le fantasme inconscient de rapport sexuel féminisant au père, jamais formulé, jamais assumé par le sujet, que Freud déduit comme axiome du fantasme dans son article « Un enfant est battu », Lacan le reformule ainsi « Subversion du sujet et dialectique du désir » : « Ce que le névrosé ne veut pas, et qu'il refuse avec acharnement jusqu'à la fin de l'analyse, c'est de sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre, en l'y laissant servir ³. »

L'Autre est ici le père, comme l'Autre absolu. Le fond de la névrose est que le névrosé se figure que le père réel demande sa castration, sa féminisation, pour en jouir, qu'il jouit de le castrer. Le névrosé confond le père réel avec le père imaginaire jouisseur. Son fantasme d'être battu-aimé par le père lui sert à ça. C'est une confusion entre le père réel, agent de la castration, et qui n'est rien de plus, rien qu'agent, et le père imaginaire auquel est imputée la jouissance, qui est en réalité celle du sujet, jouissance de faire jouir le père dans son fantasme.

C'est cette confusion qu'il s'agit de lever dans l'analyse pour entr'apercevoir que, derrière le masque de la jouissance de l'Autre, il n'y a personne d'autre que soi-même et que cette jouissance qu'on attribuait au père est la nôtre.

C'est de ce rapport incestueux au père que le fantasme masochiste est le substitut régressif. Avec lui, c'est la « loi de la schlague ⁴ », qui occulte,

qui barre l'accès à la loi de l'amour, amour qui s'adresse au père « au nom de ceci qu'il est porteur de la castration ⁵ », c'est cela la père-version, et au désir qui ne soit plus un désir incestueux, source de l'impératif de jouissance surmoïque et comme tel a-sexué, car le père, au niveau inconscient du fantasme, est objet *a* ⁶.

Le névrosé préfère la jouissance silencieuse du fantasme dans l'expression parfois bruyante du symptôme, à la mise en jeu de sa castration, de son manque, c'est-à-dire de son désir dans la relation à l'Autre sexué.

La construction du fantasme se fait en réponse à la castration, pour couvrir le réel du manque de l'Autre, noté par Lacan avec le mathème $S(\mathbb{A})$, et qu'il situe en haut et à gauche du graphe du désir.

Il ne s'agit pas uniquement de la castration imaginaire, que l'enfant reconnaît très tôt à partir de l'observation de la petite différence anatomique et à laquelle il répond par l'identification au phallus, que Freud définit comme le pénis qui manque à la mère. Car le phallus est aussi un signifiant, choisi en fonction de la prévalence visuelle de l'organe sexuel mâle pour situer la différence des sexes en termes de présence-absence, c'est-à-dire dans le registre symbolique.

C'est pour cela que la différence anatomique, à partir de laquelle on les dit garçon et fille, homme et femme, se répercute dans le sujet supposé au signifiant comme question. Comme il n'y a pas dans l'inconscient le signifiant de La femme, hommes et femmes sont nécessités d'en passer par la question phallique ; c'est cette question qu'est une névrose (suis-je homme ou femme ?) et qui tourmente le sujet tant qu'il ne s'est pas dégagé de son désir d'être le phallus, car « il faut que l'homme, mâle ou femelle, accepte de l'avoir et de ne pas l'avoir, à partir de la découverte qu'il ne l'est pas ⁷ ».

Lacan dira que l'homme n'est pas sans l'avoir, la femme est sans l'avoir. Il ne parle pas d'identité sexuelle, comme le note Irène Foyentin ⁸, mais d'identification sexuelle ou sexuée, puis de sexualisation. Il utilise une fois le terme d'identité de genre, dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* :

« L'identité de genre n'est rien d'autre que ce que je viens d'exprimer par ces termes, l'homme et la femme. Il est clair que la question n'est posée de ce qui en surgit précocement (on n'attend pas la phase phallique pour distinguer une petite fille d'un petit garçon) qu'à partir de ceci qu'à l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes [...] il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme et inversement. Rien ne nous permet d'abstraire ces définitions de l'homme et de la femme de l'expérience parlante complète, jusques et y compris dans les institutions où elles s'expriment, à savoir le mariage ⁹. »

Il ajoute :

« L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes pour le garçon, et des hommes, pour la fille. Et ce qui est important, ça n'est pas tellement ce qu'ils éprouvent, c'est une situation réelle, permettez-moi. C'est que pour les hommes, la fille, c'est le phallus. Et c'est ce qui les châte. Que pour les femmes, le garçon, c'est la même chose, le phallus et c'est ça qui les châte aussi, parce qu'elles n'acquièrent qu'un pénis et que c'est raté.

Voilà le réel, le réel de la jouissance sexuelle, en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus. Autrement dit, le Nom-du-Père ¹⁰. »

La castration est pour tous, *via* la fonction phallique, que Lacan définira plus tard comme la fonction castration, due à *lalangue*. Les formules de la sexuaction, qui définissent les identifications sexuées, sont construites sur la castration. Si tel x se range tout dans la fonction phallique, on le dit homme (ce qui laisse entière la question de savoir s'il en existe même un). Si tel x se range du côté « pas tout », on pourra le dire femme.

La jouissance sexuelle est phallique et comme telle partialisée, discontinuë et extériorisée, comme « hors corps ». Mais, selon Lacan, il y a aussi une autre jouissance, qu'il dit supplémentaire et qu'il superpose au pas-tout, côté femme. Il précise que $S(A)$ symbolise l'opacité de la jouissance féminine et ajoute que les femmes ont plus rapport à ce point de trou, de vide et que c'est de lui qu'elles jouissent.

Mais après ? C'est-à-dire après la névrose ? La question convoque la mise en jeu de l'expérience analytique et ce que Lacan appelle dans les dernières lignes du *Séminaire XI* la différence absolue :

« Le désir de l'analys(t)e [...] est un désir d'obtenir la différence absolue, celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir ¹¹. »

En lisant cette phrase avec la fin de son enseignement, en particulier avec la définition du symptôme comme « la façon dont chacun jouit de l'inconscient (en tant que l'inconscient le détermine) » et celle de la fin de l'analyse comme identification au symptôme, on peut soutenir l'existence d'une identité, dite par Colette Soler de « séparation », puisque fondée sur la jouissance d'une lettre (c'est-à-dire de ce qui s'est écrit de *lalangue* pour un sujet), jouissance symptomatique qui serait ce qu'un sujet est de plus authentique, identité « réelle » en ce qu'elle est séparée de l'Autre du signifiant, reste impossible à symboliser, hors sens.

C'est la question du passage, exploré dans le dispositif de la passe, d'une position subjective aliénée à l'Autre à celle où l'Autre prend réellement

sa dimension de radicalement Autre, d'hétéros, par exemple dans la rencontre avec « l'heure de vérité ¹² » qu'est une femme pour un homme.

N'est-ce pas seulement en ce point que le choix du sexe se présente vraiment pour un sujet, une fois dégagé du poids des identifications (spécialement de l'identification phallique) et de la jouissance délétère du fantasme ? Une fois que le fantasme est devenu la pulsion, alors comment la vivre ¹³ ?

Mots-clés : identité, identification, fantasme, névrose, choix, sexe.

* ↑ Matinée préparatoire aux journées nationales, à Albi le 20 septembre 2014. Intervention faite en tant que membre de la commission scientifique (composée de Nicolas Bendrihen, Marie-Annick Gobert, Françoise Hurstel, Anne Lopez, Nadine Cordova-Naitali, et dont la responsable est Annie-Claude Sortant-Delanoë).

1. ↑ N. Naitali, « De l'organe au phallus : l'identité sexuelle en question dans la sexualité infantile », *Mensuel*, n° 28, Paris, EPFCL, novembre 2007. Elle cite une phrase de Lacan tirée du *Séminaire IX, L'Identification*, à la leçon du 9 mai 1962 (inédit) : « Le sens de toute identité [serait à chercher] au cœur de ce qui se désigne par une sorte de redoublement de moi-même. »
2. ↑ M. Bousseyrroux, « Réalité, fantasme et réel », *L'en-je lacanien*, n° 9, Toulouse, Érès, 2008.
3. ↑ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 826.
4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 243.
5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2001, p. 150.
6. ↑ M. Bousseyrroux, « Réalité, fantasme et réel », art. cit.
7. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 642.
8. ↑ I. Foyentin, « Quelques notations sur l'identité dite sexuelle », *Mensuel*, n° 28, Paris, EPFCL, novembre 2007.
9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 31-32.
10. ↑ *Ibid.*, p. 34.
11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 248
12. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*
13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux...*, *op. cit.*, p. 246 : « Comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la pulsion ? »